

demander pourquoi l'emploi pour la beauté est réparti sur deux sens « qualité concrète des êtres animés » et « qualité concrète d'une réalité inanimée ». Cette présentation nous paraît d'autant moins s'imposer que c'est un sens unitaire de « beau » qui est prégnant dans *formosus*. Le second volume traitera des emplois de *forma* pour le « moule », le « modèle », la « norme » et des emplois dérivés sur des bases métaphoriques et métonymiques, mais aussi des emplois plus techniques comme « genre », « classe », avec des usages particuliers dans la langue philosophique. La précision des analyses sur les polysèmes comme *forma* et *formula* constitue une base fondamentale pour des études de synonymie. Le lecteur ne pourra qu'être intéressé par de multiples comparaisons avec d'autres lexèmes, comme l'illustrent ces quelques exemples choisis parmi bien d'autres. Ainsi, p. 180, l'auteur montre que *forma* désigne les traits individuels distinctifs, l'aspect formel caractéristique, en somme le portrait, si bien qu'il entre en relation avec *facies* qui se dit du signalement, plus limité, mais suffisant pour faire reconnaître une personne. Le vocabulaire de la beauté est riche et comme le montre le développement des p. 340-349, il présente des nuances : *forma* est plus fréquent que les autres termes pour désigner le déclin naturel de la beauté au cours de l'existence, mais lorsqu'il s'agit de dégradations accidentelles, *decus*, *decor* et *pulchritudo* s'emploient au même titre que *forma*. Les registres de langue interviennent aussi : quand il s'agit de désigner la forme de référence, les analyses des p. 550-553 laissent apparaître que *figura* a un caractère plus technique et plus précis, *forma* plus littéraire. Il est aussi intéressant de voir comment, à travers les textes cités p. 421-423, *forma* entre en relation avec *loci natura*, *facies* et *species* pour désigner ce qui n'a pas de dénomination spécifique en latin, la notion de paysage. Sans doute aurait-il été utile de consacrer une ou deux pages en conclusion de chaque grande partie aux relations de *forma* avec les lexèmes proches. Quoi qu'il en soit, il y a là une information très utile pour les recherches sur des champs sémantiques tels que ceux de la beauté ou de l'image et de la représentation qui n'ont pas encore fait l'objet de monographies sur l'ensemble de la latinité. La présentation matérielle est de très grande qualité et tout est fait pour guider le lecteur dans les nombreuses subdivisions du texte. L'ouvrage comprend une bibliographie générale et des bibliographies particulières au début de chaque chapitre. Un *index locorum* permet de retrouver les références des passages cités concernant *forma*, mais également des mots mis en relation avec lui. Autant dire que ce premier volume est une somme considérable sur *forma* et sur d'autres termes. Il reste à souhaiter que le second volume paraisse rapidement pour que les lecteurs puissent avoir une vue globale de ces réseaux lexicaux aux riches implications culturelles.

Jean-François THOMAS

Juhani HÄRMÄ (Ed.), *Veikko Väänänen, latiniste et romaniste : un bilan*. Helsinki, Université de Helsinki, 2012. 1 vol. 153 p., 18 ill. (PUBLICATIONS ROMANES DE L'UNIVERSITÉ DE HELSINKI, 5). Prix : 21 €. ISBN 978-952-10-8456-0.

Ce volume regroupe les traductions françaises de quatre communications présentées en novembre 2005, lors de la journée où fut commémoré le centenaire de la naissance du grand latiniste et romaniste Veikko Väänänen (1905-1997). Une telle publication revêt, par nécessité, un caractère parfois rituel et anecdotique ; de surcroît,

les contributions de Väänänen à la philologie romane tombent en dehors de notre domaine d'études. Cependant, Heikki Solin nous offre, aux p. 9-67, un bilan remarquable des travaux que Väänänen a consacrés au latin, en particulier dans sa célèbre thèse de doctorat sur les inscriptions pompéiennes (défendue en 1937). Tout au long de cet exposé, H. Solin s'attache à évaluer les hypothèses de Väänänen et à les confronter avec un état de la question qui s'appuie sur une riche bibliographie. Je me bornerai ici à quelques remarques de forme ou de fond. À la p. 16, H. Solin reprend l'étymologie, communément acceptée (voir le dictionnaire de Corominas et Pascual), selon laquelle l'espagnol *aguamanos*, attesté depuis 1422, dérive du syntagme *aqua in manus* qui figure à deux reprises dans une liste de vaisselle trouvée à Herculaneum. H. Solin signale, par ailleurs, que *aqua in manus* est modifié, à sa première occurrence, par le numéral neutre pluriel *dua* et il propose de lire ensuite *aqua* (et non *aquas*, coquille du texte imprimé) *in manus cotidiana VI*, avec un nouveau neutre pluriel. Ce curieux accord grammatical s'explique, me semble-t-il, si *aqua in manus* résulte d'une étymologie populaire appliquée au composé neutre *aqua(e)/aqui-manale/manile* (pluriel *manalia/manilia*), où *manale/manile*, quoique formé d'après le verbe *mano*, s'est vu interprété comme dérivant de *manus*. La survivance, en latin médiéval, de *aqua(e)manile*, qui a donné l'espagnol *aguamanil*, attesté dès 1200, rend peu plausible le lien habituellement postulé entre *aqua in manus* et *aguamanos*. Je préférerais voir dans ce dernier terme un composé verbo-nominal au sein duquel le verbe *aguar* reçoit *manos* pour objet direct ; voir l'expression *bacines de plata de guar manos*, attestée en 1398, et que cite Almudena Cros Gutiérrez dans une thèse de doctorat soutenue en 2008. Dans son livre de 2011, María Irene Moyna a montré que des composés similaires (*cubrepán*, *guardacós*, *pasatiempo*, *quebrantahuesos*, *tornaboda*) font leur apparition à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Aux p. 16-17, *salsamentaria* est traduit par « charcuterie » dans le texte principal tandis que la n. 29 montre qu'il s'agit, en réalité, d'un commerce de poisson ou de viande salé(e). À la p. 28 n. 89, H. Solin écrit que *futebatur* pour *futuebatur* et *Ianarus* pour *Ianuarius* illustrent « l'élision » de *u* devant voyelle. Mais il est plus probable qu'il s'agisse soit d'une semi-vocalisation que la graphie ne note pas, soit d'un allongement compensatoire issu de la gémination consonantique produite par la semi-vocalisation comme dans *acqua* < *aqua* (déjà signalé par l'*Appendix Probi*) ou dans l'italien *Gennaro/gennaio*, où la chute de la semi-voyelle a eu lieu après coup ; le phénomène est d'ailleurs ancien : *āquael-ai* (Lucr., VI, 552, 1072), *battatur* (Pl., *Cas.* 496), *confūtuere* (Catul., 37, 5), peut-être aussi *līquidus/-a/līquidula* (Læv., 23, 2 ; Lucr., I, 349 ; II, 452 ; III, 427), *līquor* substantif (Lucr., I, 453), *līquida* à côté de *līquidis* (Lucr., IV, 1259). À la p. 37, H. Solin mentionne l'emploi du génitif *amantum* dans un poème érotique (*sic Venus ut subito coiunxit corpora amantum*, *CIL* IV, 5296) sans relever qu'il y a là une imitation de Lucrèce (*et Venus in siluis iungebat corpora amantum*, V, 962). Aux p. 46-47 et 50, H. Solin affirme, après Väänänen, que le *m* final est souvent « omis » à Pompéi, et qu'en Romania orientale, la chute du *s* final se rencontre « à partir du Moyen Âge ». Mais la métrique montre que « l'omission » en cause, loin de s'appliquer à la consonne /m/, affecte la nasalité de la voyelle finale, et l'unité que la Romania orientale manifeste quant au traitement du *s* exige, me semble-t-il, qu'un processus d'affaiblissement ait déjà été entamé durant une période antérieure ; la résistance bien plus grande du *s* graphique face au *m* graphique ne saurait

être dissociée des sorts différents qu'ont connus les oppositions de nombre et de cas, et de la concurrence entre l'accusatif et le nominatif dans la flexion du pluriel. Aux p. 62-63, Franco Mosino est appelé deux fois « Monaco ». Aux pages 63 et 65, je ne vois pas comment la thèse absurde de Witold Mańczak, « selon laquelle les langues romanes se fonderaient sur le latin classique et non pas sur le latin vulgaire » peut signifier que « le latin vulgaire [...] serait la fille du latin classique, non sa sœur ».

Marc DOMINICY

Fausto GIORDANO, *Lo studio dell'antichità. Giorgio Pasquali e i filologi classici*. Rome, Carocci, 2014. 1 vol. 136 p. (BIBLIOTECA DI TESTI E STUDI, 880) Prix : 15 €. ISBN 9788843071531.

Questo libro si propone di illustrare « il ruolo avuto dal Pasquali nella costituzione disciplinare della storia degli studi antichistici » (p. 9). Le fonti principali sono costituite dai due volumi delle *Pagine stravaganti* (Firenze, 1968), da *Storia e tradizione critica del testo* (Firenze, 1962) e da *Storia dello spirito tedesco nelle memorie d'un contemporaneo* (Milano, 2013). Esclusa, come Giordano esplicitamente dichiara (p. 11), l'intenzione di proporre una storia degli studi classici in senso manualistico, nel libro si privilegia il tentativo di “delineare le matrici stabili del pensiero storiografico” di Pasquali in un riconoscimento, che appare meritevole, di come la maggior parte dei suoi scritti pongano una serie di problemi teorici. Giordano ritiene che, in particolare dai profili di vari studiosi contenuti in *Pagine stravaganti*, a Pasquali, essendogli estranee le sollecitazioni di tipo antropologico con la connessa fissazione di modelli culturali sincronici, premesse dare evidenza alle diverse specificità che caratterizzano la storia degli studi classici. Così pure escludeva che l'esegesi dei testi classici potesse trarre profitto dall'applicazione dei metodi delle scienze sociali. Pasquali, in buona sostanza, dà prova di una sensibilità fondamentale storicistica in una peculiare differenziazione rispetto alle posizioni di Benedetto Croce da cui lo divideva un diverso modo di concepire la funzione critica. Come Giordano ben evidenzia decisivo fu il rapporto di Pasquali con l'Antichistica tedesca in un confronto incessante che durò per tutta la sua esistenza. In proposito merita ora di segnalare il contributo di A. Guida, Firenze, maggio 1925: *l'incontro di Thomas Mann con Wilamowitz, Pasquali e Snell* pubblicato in “Giorgio Pasquali sessant'anni dopo. Atti della Giornata di studio” (Firenze, 1 ottobre 2012), *Margaritae*, 2. Firenze, 2014, pp. 39-58 (cf. anche dello stesso Guida, “Wilamowitz e Pasquali: nuove testimonianze”, *Analecta Papyrologica* 21-22 [2009-2010], p. 291-316 e L. Bossina, “Textkritik”. Lettere inedite di Paul Maas a Giorgio Pasquali”, *QdS* 72 [2010], p. 257-306). Il libro si articola in tre parti: 1. Metodologie moderne per lo studio dell'antichità; 2. Il classico come “intertesto”; 3. La Storia dello spirito tedesco e l'ermeneutica delle metodologie filologiche seguite da un'Appendice e dall'Indice dei nomi moderni. Uno dei meriti del libro di Giordano risiede nell'aver dato ampio riscontro della dimensione propriamente storica (storica, nel senso pieno del termine, senza aggettivi) dell'approccio di Pasquali allo studio del mondo antico. La cosa emerge bene dalle pagine del suo libro dedicate a Theodor Mommsen. Pasquali mostrò convinta ammirazione (già in *Filologia e storia*, p. 78 ; poi, soprattutto, in *Riv. Storica*